

LECTURE DÉCOUVERTE N° 25**DEUX POÈMES DE RACAN SUR LE TEMPS QUI PASSE**

Honorat de BUEIL, seigneur de RACAN, est né en 1589 au manoir de Champmarin, aux confins du Maine, de l'Anjou et de la Touraine, à 15 km de Château-du-Loir. Il n'y reste qu'une quinzaine de jours et passera son enfance à la campagne, au château de la Roche-au-Majeur qui deviendra par la suite la Roche-Racan. Il appartient à une famille tourangelle de militaires et de fonctionnaires royaux.

Orphelin de père et de mère à 13 ans, il entre au service d'HENRI IV comme page de la Chambre du roi, puis est attaché à la personne du grand écuyer, le comte de BELLEGARDE, chez qui, à 16 ans, il fait la connaissance de François de MALHERBE, poète officiel à la cour royale d'HENRI IV, puis de Marie de MEDICIS et de LOUIS XIII. Peu à peu, RACAN devient le disciple préféré de MALHERBE.

Il sert pendant quelque temps comme officier dans les armées royales et prend part au siège de la Rochelle (1628-1629) ainsi qu'aux campagnes de 1629 et 1630 en Piémont.

En 1628, à 39 ans, il épouse une jeune fille de Touraine, Madeleine du BOIS, 15 ans, qui lui donnera 6 enfants. En 1630, à l'âge de 41 ans, il se retire en Touraine et consacre son existence à sa famille, aux exercices de piété et à la poésie religieuse. De son enfance, il a gardé l'amour de la nature et de la vie rustique. Il en célèbre les charmes dans les *Stances sur la retraite* (1618, il a 29 ans) et dans les *Bergeries*.

Son œuvre poétique et littéraire lui vaut d'être admis à l'Académie française, l'année même de la création de celle-ci, en 1635. De temps à autre il quitte sa retraite tourangelle pour assister aux séances. C'est au cours d'un de ces séjours parisiens qu'il meurt en 1670, à 81 ans. Il laisse quelque quatre-vingts pièces, odes, stances et sonnets.

Son buste, sculpté par François SICARD, peut être vu dans le jardin des Prébendes d'Oé et son château se découvre à Saint-Paterne-Racan.



Honorat de Bueil, marquis de Racan



Racan (buste sculpté par François Sicard)

Ode bachique à M. MAYNARD (chanson à boire)

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons notre ennui dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers état et du clergé.

Je sais, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers ;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de Mémoire
Quand tu seras mangé des vers ?

Pourquoi se donner tant de peine ?
Buvons plutôt à perdre haleine,
De ce nectar délicieux,
Qui, pour l'excellence, précède
Celui même que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que les journées,
C'est lui qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir :

Buvons, Maynard, à pleine tasse,
L'âge, insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours ;
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebrousse leur cours.

Le printemps, vêtu de verdure,
Chassera bientôt la froidure ;
La mer a son flux et reflux ;
Mais, depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux ;
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent, en bien peu d'espace,
Ce qu'on a de mieux établi,
Et bientôt nous mèneront boire,
Au-delà de la rive noire,
Dans les eaux du fleuve d'oubli.

Honorat de Racan, sieur de Bueil

STANCES SUR LA RETRAITE

Thirsis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demy faite.
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nostre nef vagabonde ;
Il est temps de jouïr des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bastit sur elle on bastit sur le sable.
Plus on est eslevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plutost le faïste
Des maisons de nos roys que des toits des bergers.

O bien-heureux celuy qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labouroit son pere ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablez ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses bleds.

Roy de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez luy de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées
Dans ces vieilles forests du peuple reculées
Et qui mesme du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantost il se promène au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmy l'or des moissons ;
Tantost il se repose avecque les bergères
Sur des lits naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il souspire en repos l'ennuy de sa vieillesse
Dans ce mesme foyer où sa tendre jeunesse
A veu dans le berceau ses bras emmaillotez ;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchainées
Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la mercy des vents et des ondes chenues,
Ce que Nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ny plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux,
Et voit en un clin d'oeil, par un contraire eschange,
L'un deschiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieus.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence estale ses attraits,
Il jouit des beautez qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croy-moy, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt.
Sous un chesne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de lui faire la court.

Après qu'on a suivy sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous paist d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins destruit.
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si fresle ;
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Valons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fustes tesmoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Honorat de Racan, sieur de Bueil



"Le château de la Roche Racan construit en 1636 par Honorat de Bueil, sur un promontoire rocheux dominant la vallée de l'Escotais". Photo 6015-0058 (épreuve positive sur papier, vers 1900)